

La Vie Parisienne



hervard

L'Allemand, meschant souldart
Meurtrier, traître et pillart —

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

Pour se **Guérir**
et se **Préserver** des

Rhumes
Toux
Bronchites
Catarrhes
Grippe
Asthme

*Tuberculose,
Refroidissements,
Maux de Gorge,*

Pour se fortifier les *Bronches*, l'*Estomac* et la *Poitrine*, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, deux

Gouttes Livoniennes
de **TROUETTE-PERRET**

Le Véritable flacon doit porter le nom : Trouette-Perret.

Flac. 2^{fr} 50 (1^{re} Ph^{os}). Envoi f^{co} mandat adressé à
TROUETTE-PERRET
15, Rue des Immeubles Industriels, Paris

VERASCOPE 10, Rue Halévy (OPÉRA)

envoi franco de la Notice
25, Rue Mélingue
PARIS

RICHARD

POUR LES DÉBUTANTS

Le **GLYPHOSCOPE** à **35 francs**
a les qualités fondamentales du Vérascopie.

PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET EN COULEURS

NE PRENEZ que

L'Aspirine
"Usines du Rhône"

pure de tout mélange allemand
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1^{fr} 50
1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cgr.

PRINTEMPS 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

Les Annonces sont reçues à LA VIE PARISIENNE
29, rue Tronchet, Paris (Tél. 148-59)

PÉTROLE HAHN

LE **TRESOR**
DES
CHEVEUX

F. VIBERT. FAB. LYON

ENVOI FRANCO D'UNE BROCHURE EXPLICATIVE
sur demande

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC
AGRÉÉ PAR LE TRIBUNAL

BEDEL & C^{IE}
Bureau Central :
18, Rue Saint-Augustin (2^e Arrond.)
PARIS

Téléphone : CENTRAL 59-24

DÉMÉNAGEMENTS

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

OMNIA-PATHÉ A côté des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite

FAUTEUIL, 1 fr. ; RÉSERVÉ, 2 fr. ; LOGES, 3 fr. (escalier spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

Une maison dont le seul but a été
l'amélioration d'un seul produit a une
supériorité écrasante sur toutes les
autres, car tous ses efforts ont convergé
vers un seul objectif : la perfection.
J'affirme que mon Café, vendu au
cours, 2 fr. 30 le demi-kilog., est
aussi bon que les meilleurs et les
plus chers, parce que, depuis des
années, je vends du café, rien que du
café. Eug. MARTIN
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-43.

BIJOUX Plus haut Cours **ACHAT**
COMMISSION
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

Après les repas
2 ou 3
Pastilles Vichy-Etat
facilitent
la digestion.

EN VENTE PARTOUT

LES PETITES FEMMES DE LA VIE PARISIENNE
Un ravissant album de cent dessins spirituellement galants

"EROS" Série inédite de **20 ESTAMPES en Couleurs**
de **RAPHAEL KIRCHNER**
Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir
Chacune de ces estampes inédites en couleurs mesure 37x26, tirage limité à 500, grand luxe, réemmagasinées sur papier
à la forme 58x39, pouvant s'encadrer immédiatement. Souscription aux 20 pl. : 100 fr. Envoi franco contre mandat-
poste, de 2 gravures contre 11 fr., ou bien des 4 gravures parues contre 21 fr. Catalogue illustré sur demande.

"GUERRE 1914" Série inédite de 12 estampes en couleurs format 36x28, tirage
grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin,
Manel Feliu, Sandy-Kook, Thomasse, etc. — Franco la série contre 20 fr., dans un joli carton porte-folio artistique.
Envoyer mandat-poste ou chèque : **LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE**, 68, Chaussée d'Antin, PARIS.

ON DIT... ON DIT...



Simplifions!

L'autre jeudi, à la Chambre, on s'occupait des produits pharmaceutiques boches, de ces fameux produits dont, au mois de juillet dernier encore, nous ne pouvions pas nous passer...

M. B.rthe, député de l'Hérault, révéla à l'assemblée que ces précieuses drogues « made in Germany » étaient toutes, au fond, d'origine et d'invention françaises, et que nous, bonnes poires, nous nous les étions laissés chiper par messieurs les Teutons. Ainsi la célèbre aspirine allemande n'est qu'un produit français volé par un chimiste de Berlin... Ainsi la trigémène, autre spécialité boche...

— La trigémène, s'écria M. B.rthe, avec véhémence, oui, la trigémène elle aussi est française! Et vous ne savez pas ce que c'est que la trigémène? Eh bien, messieurs, c'est tout simplement de l'hydrate de diméthylaminophényldiméthylpyrasolonbutylchloral... Oui tout simplement!...

Par conséquent, amateurs de trigémène, demandez donc tout bonnement à votre pharmacien de l'hydrate de diméthyl... etc., etc., etc., etc.

Et si vous voulez du pyramidon, priez gentiment le potard de vous délivrer un petit cachet de diméthyl-amido-phényldiméthyl-pyrazoline. Ça n'est pas plus compliqué que cela!



Le plus joli conserit de France.

Si la classe 1917 est appelée à se présenter devant les conseils de révision, le conseil qui tiendra séance à Sauveterre (Basses-Pyrénées) aura à examiner un cas amusant et bien piquant : il devra faire passer la révision à M^{lle} Lucette Tyss.rand, une fort gentille artiste de music-hall (que l'on put voir à la Cigale et à l'Olympia).

Cette jolie « conscrite » fut portée, lors de sa naissance, sur les registres de sa mairie comme enfant du sexe masculin. Et les plus parisiens de nos conseillers de préfecture ne seront pas à plaindre...



Où le patriotisme va-t-il se nicher?

Nous ne le croirions pas, si certains journaux de Londres ne l'affirmaient : plusieurs ladies de l'aristocratie anglaise viennent d'adopter la mode de porter à leurs jarrettières... le portrait des héros nationaux.

Nous espérons bien ne pas voir cette mode s'implanter à Paris et les médaillons de nos grands généraux, sans oublier celui du roi Albert, fraterniser avec les jambes de nos élégantes!



La Kultur.

M. Félix Weintg.rtnr a signé le manifeste de la kultur et se montre francophobe intraitable. Cela n'est pas pour étonner ceux qui, il y a deux ans, ont assisté à la scène suivante :

A une représentation de *l'Or du Rhin*, à l'Opéra, M. Weintg.rtnr conduisait l'orchestre avec une dureté que le snobisme admirait. Tout à coup, l'artiste chargé du rôle de Mime, retenu par un détail de costume, rate son entrée. Furieux, le chef d'orchestre allemand bondit loin de son pupitre et se précipite dans les coulisses, déclarant qu'il refuse de conduire plus longtemps, qu'un tel accroc est inadmissible... Dans la salle, un esthète cria :

— Ça n'arriverait pas à Berlin!...

M. André Mess.g.r, impassible, écouta le rageur Weintg.rtnr, puis d'un ton calme :

— Ce qui est inadmissible, monsieur, c'est que vous, chef d'orchestre, vous ayez lâché votre pupitre. Vous allez reprendre immédiatement votre place, sinon moi, je vais la prendre et je conduirai l'orchestre.

Soumis aussitôt et balbutiant des excuses, M. Weintg.rtnr reprit la baguette. A la fin du spectacle, il s'excusa.

Voilà comme il fallait parler à leurs... artistes.

Les ciseaux.

Avant la guerre, elle interprétait avec grâce divers rôles dans un grand théâtre de la rue Blanche où sévissait la musique d'opérette allemande.

Elle fut, comme tant d'autres, émue de la misère atroce des Belges et, comme tant d'autres aussi, se hâta, afin de les secourir, d'endosser le grand manteau d'infirmière. Hélas, M^{me} C.m.-R.n...lt a le cœur trop sensible pour supporter la vue de certaines souffrances physiques!

Elle délaissa donc l'hôpital pour l'ouvroir et elle officie actuellement, comme vendeuse, dans un magasin où l'on débite des bibelots au profit de nos infortunés alliés. Mais le costume lui va si bien qu'elle a conservé sa tenue d'infirmière. Elle en a même gardé les accessoires, ainsi qu'il sied, et, chaque jour, elle tranche les faveurs roses dont elle enguirlande des petits paquets (boîtes à poudre de riz ou bonbonnières) à l'aide de longs, minces et impressionnants ciseaux à opérations chirurgicales!



Les conseillers ne sont pas les payeurs.

Trois amis avaient été nommés conseillers de la préfecture du département du Gers... Quoiqu'ils ne soient nommés que pour la durée de la guerre, les nouveaux fonctionnaires de l'administration préfectorale doivent être pourvus d'un uniforme; or, le dolman brodé, le képi à feuilles de chêne et le pantalon à bande d'argent coûtent fort cher. Heureusement, nos trois conseillers étaient à peu près de même corpulence : ils se cotisèrent pour acheter une tenue qu'ils portaient à tour de rôle.

Cette ingénieuse économie ne fit point plaisir au ministre qui, dans le dernier mouvement préfectoral, vient de disperser le trio aux trois coins de la France (l'un en Bretagne, l'autre en Provence et le troisième dans l'Est). Quel est celui qui a été assez heureux pour hériter de l'uniforme?



Ceux que la guerre enrichit...

C'est un de nos plus sympathiques confrères. Il exerçait avec compétence les délicates fonctions de rédacteur en chef d'une grande revue hebdomadaire, ayant ses bureaux aux environs de la Madeleine. M. Jean de P...rr.f., parti dès les premiers jours de la mobilisation, fut blessé en Alsace et évacué vers son dépôt, à Toulon.

Il y eut une convalescence pénible et lente qu'il occupa avec quelques autres blessés, en jouant au poker. Mais... le militaire n'est pas riche — chacun sait ça — et pour ne point faire mentir la chanson, les blessés avisèrent un moyen de se distraire sans se ruiner.

Ils remplacèrent donc l'enjeu habituel par les provinces et les villes austro-allemandes, et c'est ainsi que M. Jean de P...rr.f., que la chance favorisa, est aujourd'hui possesseur de tout le Tyrol et d'une grande partie de la Transylvanie.



Grandeur et servitude militaires.

Le *Berliner Tageblatt* s'est un peu hâté d'annoncer, sur la foi d'une lettre vague, que Carp.ntier était prisonnier. L'excellent boxeur n'est pas prisonnier et il n'y a pas longtemps encore il faisait partie du « camp retranché » de Paris.

Un jour, pas très lointain, qu'un de nos plus jeunes ministres visitait ce camp, il enfonce dans la glaise molle, jusqu'à la cheville. Il crut prudent alors de retrousser ses pantalons et se pencha pour le faire. Sur quoi un général qui l'accompagnait fit signe à un soldat, qui accomplit cette menue tâche, puis se redressa et salua. Notre jeune ministre le remercia, le regarda, et sembla le reconnaître.

— Comment vous appelez-vous?

— Carp.ntier...

Ils causèrent quelques instants et l'Excellence en fut au moins aussi flattée que le boxeur.





POUR NOS BLESSÉS

Plus d'hémorragie si vous les munissez de la bande extensible le « Rapide » imperméable, aseptisée, Grand Prix d'hygiène.

Envoi franco par poste contre deux francs.
Prix spéciaux pour Gros et Pharmaciens.
VOGT-LABEY, concessionnaires, 124, r. de Courcelles.

TAILLEUR et ROBES depuis 100 fr.
Blouses « le réclame 45 fr.
DEUIL. - Blanchard, 3, Faub. St-Honoré, Paris

LE TRÉSOR DE NOS SOLDATS :

leur épargne Ampoules, Ecorchures, Blessures de marche, de selle, etc. Joignez à vos paquets le

BAUME DE MARCHÉ

Pharmacies, Grands magasins. Grande boîte, 0 50.

Envoi franco contre 0 60 à
AUREILLE, pharmacien, 35, rue Cler, PARIS.

ARTISTIC PARFUM GODET

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie P.-L.-M. vient de reprendre l'émission, sur son réseau, des billets à prix réduits : circulaires, de bains de mer, de vacances, de stations thermales ou hivernales, dans les conditions prévues par ses tarifs intérieurs.

En outre, les voyageurs pourront désormais faire enregistrer, comme bagages, les objets de toute nature, à l'exception des emballages vides montés, des fûts et récipients vides et des meubles, dans les trains du service journalier et les trains omnibus.

On continuera à n'admettre, dans les trains express ou dans les trains poste, que le bagage personnel du voyageur et les échantillons des voyageurs de commerce.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

DE PARIS A LONDRES

Les Chemins de fer de l'Etat français et la Compagnie du London-Brighton viennent de s'entendre pour créer un service de nuit, en vue d'assurer le transport des voyageurs entre Paris et Londres, par Dieppe et Folkestone.

Départ de Paris-Saint-Lazare à 19 h. 48; arrivée à Londres vers 8 heures du matin.

Au retour, départ de Londres vers 20 heures; arrivée à Paris à 9 h. 20 du matin.

Les Estampes Artistiques

de "LA VIE PARISIENNE"



De tous côtés, nos anciens abonnés nous demandent si en nous envoyant le montant de leur réabonnement ils n'auront pas droit à l'Album-Prime que nous avons été heureux d'offrir à nos nouveaux abonnés.

Cette demande est très légitime. Il serait tout à fait injuste que les anciens et fidèles amis de notre journal fussent moins bien traités que nos nouveaux abonnés.

En conséquence :

Tout ancien abonné de "La Vie Parisienne", qui nous adressera le montant d'un réabonnement (de six mois ou d'un an), pourra prendre livraison aux bureaux du journal, et sans aucuns frais, de la magnifique collection d'estampes en couleurs intitulée :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

par RAPHAEL KIRCHNER

Cette collection est renfermée dans un très élégant porte-folio, fabriqué spécialement.

Les personnes qui voudront recevoir cet Album-Prime par colis-postal n'auront qu'à ajouter au montant de leur réabonnement la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Etranger), afin de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition.

Le Prix de la Collection est de 12 francs

pour ceux de nos lecteurs qui désirent l'acquérir, sans contracter un réabonnement à LA VIE PARISIENNE. Nous la livrons à ce prix net à toute personne qui veut bien venir l'acheter dans nos bureaux. Pour la recevoir franco par colis-postal, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de 13 francs (pour la France) ou de 13 fr. 50 (pour l'Etranger).

CHAQUE ESTAMPE est vendue séparément

au prix de 1 franc l'estampe. (Franco par la poste, 1 fr. 25 (pour la France) et 1 fr. 50 (pour l'Etranger).)

Chacune des 16 estampes est à grandes marges et mesure 30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur.

Adresser toutes les demandes, tous les chèques, timbres ou mandats-poste à

M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE
29, rue Tronchet, PARIS.

Reproduction en noir de l'estampe
"COQUETTERIE"



LE NOUVEAU CANDIDE (*)

CHAPITRE DOUZIÈME

*Que les personnes qui ont de l'autorité dans l'Etat
n'ont qu'un mot à dire pour changer l'itinéraire
des grands express.*

Le personnage à qui Candide fit cette réflexion historique n'avait point de conséquence dans les idées. Il fondait avec une furie française sur les timides qui ne l'attaquaient point ; mais, dès qu'on lui tenait tête, il pivotait sur ses talons, ni plus ni moins que s'ils eussent été rouges. Il ne manqua point d'exécuter cette manœuvre, tandis que son épouse couvrait la retraite en disant d'un ton dédaigneux :

— Nous n'allons pas nous commettre avec ces gens-là. Rappele-toi que tu es un monsieur et que je suis une dame.

Elle lançait en même temps au couturier et à la compagne du couturier des regards foudroyants, qui ne semblaient pas moins redoutables que son pistolet.

— Je vous prierai, dit sèchement Otto à Candide lorsque le couple se fut éloigné, je vous prierai de me demander, avant d'insulter les voyageurs, s'ils ne sont pas de mes amis.

Il aurait pu faire la même remontrance à Auguste, mais il préférait de la faire à Candide, qui lui semblait pacifique. Candide s'excusa de son mieux de l'avoir brouillé avec un homme puissant. Le petit œil d'Otto s'éclaircit et il sourit avec suffisance.

— Oh ! pour cela, dit-il, rien à craindre. Le sot qui nous brouillera n'est pas encore né. Il y a trop de cadavres entre nous.

Le couturier ne s'expliqua point sur ces cadavres et l'on n'eut pas l'indiscrétion de l'interroger. Mais on put juger dès le lendemain qu'il n'avait dit que la vérité, car le monsieur et la dame se trouvèrent dans le sud-express, il y eut maintes ren-

contres dans le couloir ; Candide saluait chaque fois poliment le monsieur qui n'assassine pas lui-même et la dame qui lui sert à cet office. Ils n'avaient pas l'air d'en vouloir à Candide, mais ils négligeaient de répondre à ses saluts. En revanche, ils s'entretenaient cordialement avec Otto et avec Anna. Le couturier et la gouvernante prirent même le diner, dans le wagon-restaurant, à la table du monsieur et de la dame ; Candide, Pangloss, Auguste et le hâmal se passèrent fort bien de leur compagnie pour une fois.

Le trajet fut assez régulier jusqu'à Tours, où l'on n'eut que douze heures de retard. Le monsieur et la dame descendirent là pour prendre une autre direction. Comme ils s'attardaient sur le quai, ils furent reconnus, de sorte que les employés de la gare leur firent des salamalecs interminables, mais les voyageurs crièrent :

— A mort !

Candide, qui n'est point capable de rancune, pâlit, et dit :

— Mon Dieu ! pourvu qu'il ne leur arrive pas malheur !

Otto repartit :

— Ce n'est qu'un petit moment à passer. Ils seront demain dans leur circonscription, où tous leurs électeurs, qui sont en effet leurs clients et leurs employés, les traiteront précisément comme vous voyez faire les employés d'ici.

A ce moment, un convoi entra dans la gare, mais ce n'était point celui qui devait emmener la dame et le monsieur, c'était un train de blessés.

— De grands blessés ! s'écria Auguste, qui dédaignait les braves qui ont la chance d'être touchés légèrement.

Et il se précipita vers les portières que déjà les dames de la Croix-Rouge assiégeaient. Pangloss et Candide y allèrent aussi, mais plus lentement. Pangloss est dur et Candide s'efforce de l'être, mais la vue du sang leur fait un étrange effet, et ils trouveraient ridicule de s'évanouir en public. Ils furent cependant tout réconfortés par la bonne humeur de ces soldats, qui ne

(*) Suite. Voir les N^{os} 9 à 13 de *La Vie Parisienne*.

poussaient pas une plainte et qui avaient toujours assez de force pour faire un remerciement. Pangloss se moquait tout haut de cette courtoisie française, et il déclara qu'il ne s'étonnait point si les Westphaliens, plus rudes, ne faisaient qu'une bouchée de cette armée-ci.

— Plusieurs bouchées, mon cher monsieur, plusieurs, répondit Otto qui n'a pas de parti pris. N'oubliez pas que la guerre dure depuis plusieurs mois; et encore les Français prétendent que c'est eux qui nous grignotent.

— Mon Dieu! dit encore Candide avec angoisse, est-ce que nos affaires ne vont pas à souhait?

Otto ne lui répondit que par un froid silence. La dame cependant s'était aussi approchée de l'ambulance. Elle avait le plus grand désir d'être admise à soigner les blessés, et la présidente des dames de France lui avait déjà répondu qu'on ne peut pas tout faire. Elle s'adressa, non pas au hasard, mais bien par choix, à un jeune sous-lieutenant dont la figure était charmante, et lui demanda d'un ton de commisération quelle sorte de blessure il avait reçue. Malheureusement pour elle, le sous-lieutenant avait vu sa photographie dans les journaux illustrés, lors du procès. Il la reconnut et lui répondit :

— Je ne suis pas blessé au ventre, cela ne peut pas vous intéresser.

Cette réponse la piqua au vif; elle n'y sut que répliquer, vu qu'elle n'est pas douée d'esprit; mais elle cria qu'elle en avait assez et qu'elle voulait démarrer sur-le-champ. Cela était plus facile à dire qu'à faire, le train qui devait emporter le couple n'étant point signalé. Le chef de gare venait même de recevoir une dépêche, qui ne laissait qu'une faible espérance de le voir arriver avant le milieu de la nuit. La dame cria qu'elle n'attendrait point et qu'elle voulait un train spécial. Le chef de gare lui représenta qu'en temps de guerre l'autorité militaire le défend. Le mari de la dame dit alors des choses fort malséantes sur l'autorité militaire, l'état de siège, et même l'état de guerre en général; et il cria aussi qu'il était au-dessus des lois, à plus forte raison au-dessus des règlements de la police des chemins de fer.

Le chef de gare se rendit à cet argument et trouva une ingénieuse façon de tout concilier. Il pria tous les voyageurs de descendre, leur assura que l'autre convoi les mènerait aussi bien à Paris demain matin, et mit tout le matériel du sud-express à la disposition du monsieur et de la dame pour les conduire où ils allaient. Cette plaisanterie fut trouvée fort mauvaise par une cinquantaine de voyageurs sans importance, mais fort bonne par le monsieur et par la dame, qui invitèrent aussitôt Anna, Otto, Candide, Pangloss, Auguste et Achmet à se détourner un peu de leur route et à demeurer dans le sud-express.

— Cela ne se refuse point, dit Candide à Pangloss. Ce monsieur et cette dame sont bien honnêtes et je regrette de tout mon cœur de les avoir grossièrement insultés avant-hier. Mais j'avais hâte de voir Paris que je ne connais pas encore, à mon âge! Et Dieu sait maintenant quand nous y débarquerons, ou même si nous y arriverons jamais.

CHAPITRE TREIZIÈME

Candide, Pangloss et leur suite vont à une portée de fusil de la république de Genève, et ce qu'ils y voient.

— Il n'est pas sûr que Dieu le sache, répartit Pangloss avec gaité. Vous préjugez bien témérairement la question de la fatalité, de la Providence et de la liberté humaine. J'aime mieux croire pour le moment que nous sommes à la merci du hasard et que nous allons goûter le charme de l'imprévu.

Ils le goûtèrent au delà de ce que Pangloss pouvait imaginer. Le monsieur et la dame, qui semblaient commander aux éléments et même à l'administration, furent menés tout droit chez eux en quelques heures; mais on traita leurs six compagnons de route ni plus ni moins que des bestiaux ou des marchandises, dès qu'on les vit destitués de cette protection toute-puissante. On les fit passer d'un embranchement à un autre, ils ne savaient plus où ils étaient, et c'est à ce coup que Dieu lui-même ne le savait probablement pas davantage.

Otto et Anna pestaient contre la mauvaise organisation des réseaux français. Il avaient tort, car les lignes sont si bien

reliées qu'ils se trouvèrent au bout de trois jours, et sans avoir quitté une minute la voie ferrée, sur le P.-L.-M., étant partis de Lisbonne. On les avertit qu'ils n'avaient plus à patienter qu'un jour ou deux s'ils voulaient pousser jusqu'à Genève ou à Lausanne.

Mais ils ne le voulaient point, et l'eussent-ils voulu qu'ils auraient dû patienter beaucoup plus longtemps. Le trafic se trouva interrompu soudain par des trains qui venaient de Suisse et ramenaient en France des prisonniers invalides, ainsi que des civils que les Westphaliens avaient l'extrême bonté de permettre que l'on rapatriât. Candide, qui était édifié par une première expérience, crut pouvoir soutenir sans péril pour sa sensibilité la vue de Français malheureux, et Pangloss l'assura que l'on a toujours assez de force d'âme pour supporter la douleur d'autrui. Ils furent ensemble parmi les groupes de ces infortunés qui se promenaient sur le quai un instant. Mais leur saleté, leur misère et leur maigreur épouvantèrent Candide.

— Hélas! dit-il à Pangloss, tout ce que l'on raconte de nos cruautés serait-il vrai? Croyez-vous que nous maltraitons les prisonniers et que nous les laissons mourir de faim?

— Nous n'allons pas, répondit Pangloss, nous retirer pour eux les morceaux de la boucle, et leur donner du pain blanc lorsque nous en mangeons de noir. Quant à nos cruautés, nous devons les nier pour sauver l'apparence et parce qu'elles sont vraies. Du moins je l'espère. Je pense vous avoir dit cent fois qu'il faut être dur et soumettre l'ennemi au régime de la terreur.

— Mais, dit Candide, qui a des mœurs douces et le jugement droit, croyez-vous qu'il fût nécessaire d'emmener en captivité ces petites filles, ces petits garçons de huit ou dix ans?...

— Dans huit ou dix ans, dit Pangloss, ils porteraient les armes contre nous.

— Mais les petites filles? Et ces vieillards qui peuvent à peine se traîner? Ces vieilles femmes qu'un barbare, qu'un sauvage respecteraient? Je frémis à l'aspect de ces misérables. J'ai peur que mes compatriotes ne leur aient communiqué exprès d'horribles maladies.

— Ils leur ont du moins communiqué bien de la vermine, dit Pangloss en faisant admirer à son élève une vieille qui ne semblait pas plus se soucier des poux qui la dévoraient, que les petits enfants d'Egypte ne se soucient des mouches infectes qui se collent à leurs paupières.

Candide eut un frisson de dégoût; mais il pensa mourir quand la vieille poussa un grand cri à sa vue, et se jeta à son cou en pleurant et en disant :

— Mon mari! Mon cher mari! Je vous retrouve. Dieu est grand!

CHAPITRE QUATORZIÈME

Histoire de Cunégonde

— Assurément il l'est, dit Pangloss; mais vous m'accorderez que le monde est un tas de boue fort petit.

Candide ne disait rien : il était consterné. Il s'étonnait de revoir Cunégonde avec un si médiocre plaisir, quand il avait éprouvé tant de chagrin et versé de si abondantes larmes en lui disant adieu.

— Vous ne me demandez pas, lui dit-elle (déjà piquée) par suite de quels événements je vous suis rendue?

— Mais si, je vous le demande, répartit Candide avec résignation.

Il pensait : « Chaque fois que je la retrouve après l'avoir momentanément perdue, elle me raconte son histoire. Elle va me la raconter encore. C'est une cérémonie à laquelle je n'échapperai point. »

— Marchez, fit-il en soupirant.

Cunégonde ne se le fit pas dire deux fois. Elle commença en ces termes :

— Vous fûtes témoin de ma douleur lorsque vous me dites adieu. Mais je n'avais pas le droit de me plaindre. Vous alliez combattre, mourir peut-être pour la patrie. J'avais déjà fait le sacrifice de votre vie...

— Merci bien, dit Candide.

— Mais, reprit-elle, j'étais sans force contre l'ennui, et je vous jure qu'après votre départ on s'ennuya ferme. J'errais avec la vieille dans les allées de notre pauvre jardin que vous ne cultiviez plus. Nous n'étions soutenues que par les nouvelles de nos

AVIS AUX CURIEUSES



« Quand un zeppelin est signalé, il est expressément recommandé aux locataires habitant les étages supérieurs de descendre à la cave. »

LE PRÉFET DE POLICE.

merveilleuses victoires. Elles nous semblaient même, oserai-je l'avouer? trop abondantes et trop coup sur coup. Il y en avait plus d'une par jour : elles ne nous laissaient pas le temps de souffler. Est-il vrai que vous avez franchi le canal de Suez?

— Nous-mêmes, répondit Candide en faisant une inclination. Il ne l'entendait pas comme Cunégonde, qui pensait que ce fût toute l'armée ottomane qui eût envahi l'Égypte, et non pas seulement quatre hommes.

— Malheureusement, poursuivit Cunégonde, au moment même que nous étions dans l'ivresse du triomphe, nous ouïmes le canon et le bruit courut que nos ennemis tentaient de forcer les Dardanelles. Je m'en informai auprès d'un officier westphalien, qui me dit que cette entreprise était dérisoire; mais j'appris d'autre part qu'il expédiait toute sa famille à Sofia, en Bulgarie. Tous les gens qui savent vivre faisaient leurs malles. Je fis les miennes et j'attendis la première occasion pour fuir. Un facteur complaisant, et qui ne voulut aucun prix de son service, me regut dans le fourgon des postes. J'allai moi-même à Sofia, mais il est impossible de comprendre pour qui sont les Bulgares. On prétend qu'ils ont un penchant pour les Westphaliens, contrarié par leur haine des Turcs. Ils m'expulsèrent et j'arrivai dans l'Hongrie, dont les indigènes ne voulurent point croire, ni que je fusse turque ni que je fusse westphalienne, et ils m'emprisonnèrent dans des baraques pêle-mêle avec des Français de tout sexe et de tout âge. Vous pensez que ma dignité westphalienne en souffrit; mais je souffris davantage de la nourriture détestable et de la vermine que j'y gagnai. On dit que les Français sont impertinents et qu'ils sont galants. Il m'a paru, quant à moi, bien plutôt qu'ils sont impertinents, justement parce qu'ils manquent de galanterie. C'est pourquoi je ne me soucie point d'aller en France, qu'y ferai-je? Mais on veut absolument m'y « rapatrier ».

— Nous y allons nous-mêmes, dit Candide en poussant de nouveaux soupirs. Je ne puis donc que me féliciter de vous avoir rencontrée par hasard en chemin. C'est un bonheur à peine vraisemblable et que je n'osais point espérer.

— Dieu est grand, dit Cunégonde.

— Le monde est petit, dit Pangloss.

— Monsieur, dit Candide à l'oreille de son maître, je me faisais une fête de visiter enfin Paris : il me semble maintenant que tout mon plaisir est gâté. J'ai des mœurs, puisque je suis Westphalien; mais je ne conçois pas que l'on s'embarrasse à Paris d'une épouse légitime, comme si l'on avait lieu de craindre de n'y pas trouver ce qu'il faut.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.

LA ZOOLOGIE DES TRANCHÉES

OIE. — Volatile à la démarche grossière, bien connue sous le nom de pas de l'oie. Présomptueux et balourd, cet oiseau voudrait prendre le pas sur tous les autres, mais on le remet au sien, et il se voit dans l'obligation de renoncer à l'espoir d'imposer à l'univers les méthodes de culture de son Ecole des Beaux-Jars, contre lesquelles s'insurgent particulièrement les flamants, les grands-ducs et les chanteclers.

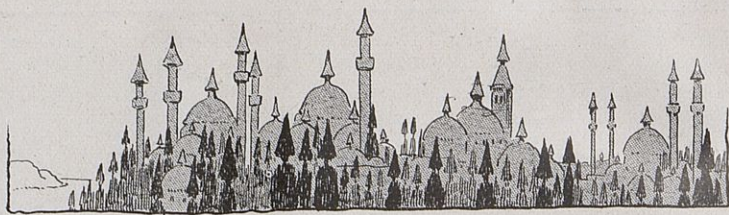
CHEVAL DE FRISE. — Solipède employé contre les attaques des centaures et des chars de guerre. Un seul cheval de frise peut arrêter plusieurs quarante-chevaux.

CHIEN. — Quadrupède soumis à tous les caprices de la mode. Le chien sanitaire détrône aujourd'hui le pékinois, et le chien de fusil montre les crocs au berger allemand.

TAUBE. — Variété de pigeons-voyageurs originaires de Bochie, laissant tomber des crottes de fer qui sentent généralement plus mauvais qu'elles ne font de mal. Les tauben ont souvent du plomb dans l'aile.

GRAND-DUC. — Superbe oiseau à l'aspect majestueux, dont la plus belle variété, le grand-duc Nicolas, trouve en l'aigle germain un rival qui laisse beaucoup de plumes entre ses serres.

GASTON DERYS.



CONSTANTIROPOLISSONNERIES

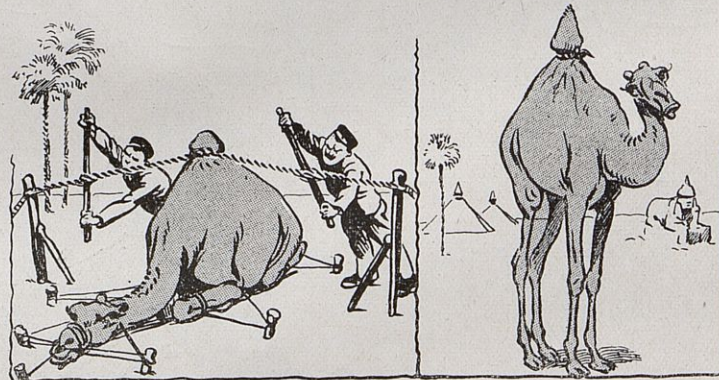
STAMBOUL A LA MODE DE BERLIN



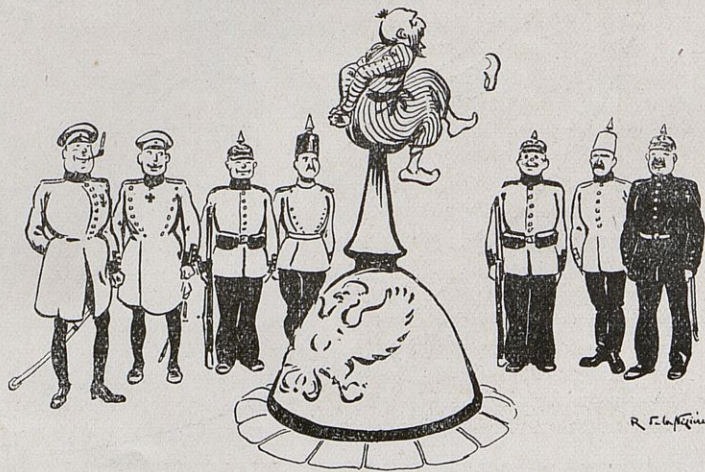
Les Prussiens ont mis les Turcs au pas... de parade.



Les petits-fils d'Osman se sont coiffés de la Kulture allemande.



Jusqu'aux chameaux qui ont dû prendre une petite pointe germanique.



Et le pal a changé de forme... Mais tout cela ne va pas durer!



GUIDE DU PARFAIT MILITAIRE ET DE SA COMPAGNE

§ I. Du front.

Ce premier paragraphe est d'une importance considérable, et l'on ne saurait trop y insister. Déclarons-le donc tout net, il y a une règle absolue, impérieuse, et qui ne souffre ni exception, ni atermoiement, ni interprétation plus ou moins habile, ni nuance d'aucune sorte, à savoir:

Règle : LE PARFAIT MILITAIRE DOIT AVOIR ÉTÉ AU FRONT.

Certes il y a bien, en cette année 1915, un certain nombre d'hommes qui, loin d'avoir paru sur le front et descendu des Boches, ne sont même pas soldats. Mais tenez-les pour des individus hors d'âge : on les reconnaît dans la rue à leur physionomie fatiguée ainsi qu'à leur poil gris ou chenu, et au ruban rouge, voire d'un autre ton, dont leur boutonnière se trouve presque toujours ornée. Leur regard paraît généralement maussade, et leur aspect

donne l'impression d'une personne qui ne juge point que le monde marche comme il conviendrait. Dans la conversation, ils parlent sans trêve de la guerre de 70, et ne manquent pas d'établir des rapprochements absurdes; ou bien alors ils nous entretiennent de leurs rhumatismes, dont nous n'avons cure, puisque nous pensons uniquement aux souffrances de nos braves gars des tranchées, et prétendent nous intéresser à leurs contrariétés particulières, comme si ça comptait pour l'instant!

Ces malheureux personnages, qui ne portent point d'uniformes, sont ce que l'on appelait avec une certaine déférence, avant l'août de 1914, les « vieux messieurs ». Aujourd'hui nous les nommons « des civils », et du ton le plus dédaigneux. Matériel non mobilisable, souvent impropre à la reproduction, bref entièrement inutile et indésirable au premier chef.

Or, il importe que tous les innombrables militaires se pénètrent bien du grand principe énoncé ci-dessus : « On doit avoir été au front. » Aucune rémission. Débrouillez-vous, arrangez-vous comme il vous plaira, demandez à partir, engagez-vous dans la légion étrangère, entrez de force dans une ambulance volante, ou glissez-vous parmi l'état-major d'un général qui commande au feu, cachez-vous dans un caisson ou sous la nacelle d'un aéroplane, bref, prenez-vous-y de la façon que vous pourrez, mais, coûte que coûte, revenez du front!... Ou bien alors abandonnez tout espoir de passer jamais plus pour un dandy élégant et irrésistible, ni même pour un garçon



Un civil = un vieux monsieur
(NOTA. — La lettre F indique la situation du front.)

bien élevé. « A quel endroit du front vous trouviez-vous ? » demandera un jour une charmante jeune femme. Si vous ne pouvez rien répondre, adieu vos grâces! Autant renoncer désormais à séduire. Autant laisser tout de suite pousser votre barbe, et entrer dans la politique, ou au couvent.

Cependant, fera-t-on, pourquoi donc prescrire qu'il faut avoir été sur le front? Ne vaut-il pas encore mieux s'y trouver effectivement? A quoi bon ce verbe au passé? Avoir combattu est bien : mais combattre est meilleur.

Eh! oui, parbleu!... Toutefois, le Français dans les tranchées ou au feu est l'homme admirable par excellence, « l'homme qui sied en la place nécessaire », comme disent nos amis anglais. Là, on le voit guerrier hardi, fort et patient, en un mot, c'est le « soldat », le glorieux et sublime soldat... Or, nous n'offrons ici que le guide du parfait militaire, il y a une petite différence.

Donc, le parfait « militaire » revient obligatoirement du front : et qu'il n'essaie point de faire seulement semblant d'y être allé, et de nous conter des histoires à dormir debout! La moindre erreur touchant les dates, la topographie, les numéros des régiments ou autres détails, le couvrirait d'un ridicule irréparable.

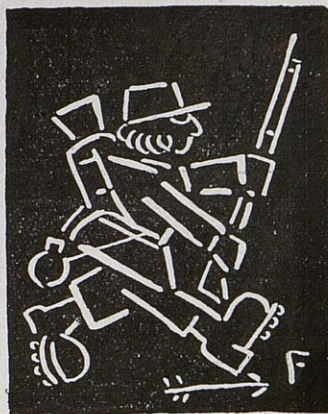
Ajoutons que, non content d'arriver simplement du front, le parfait militaire y a de plus été blessé, ou du moins fort malade, bref évacué, selon l'expression ravissante dont on fait usage en pareil cas. Toutefois nous nous permettons de conseiller plutôt la blessure. Il n'est point nécessaire que celle-ci se voie : moins la cicatrice, au contraire, en pourra être montrée, à cause de la place où elle se cache, plus il deviendra aisé d'en parler de manière à faire trembler les dames. Et les dames aiment à frissonner

d'horreur : leur en donner sujet, c'est leur plaisir. Il ne faut donc point se gêner.

Quant à la compagne de notre militaire... (Pour la commodité de ce guide, qui veut être clair, le parfait garçon dont c'est ici le portrait, s'appellera dorénavant Didier. Nom français entre tous, et de bon style!... Et voudra-t-on que sa compagne soit Antoinette? Ces syllabes un peu vieillottes évoquent une soie héliotrope ou puce, le fichu de linon, quelque dentelle, des cheveux poudrés : la reine... L'on marquera du tact en n'insistant point trop pour savoir si Antoinette est la sœur, la femme ou l'amie de Didier. Cela ne se fait absolument plus, en 1915, d'examiner à la loupe la condition sociale des unes et des autres : c'étaient nos pauvres jeux d'avant la guerre. Admettons qu'Antoinette se trouve la femme de Didier, et surtout son amie, sinon son amie et un peu sa femme. Elle a le cœur qui bat à la rencontre d'une troupe en marche, tricote inlassablement des lainages, et vous la voyez aussi



Le militaire d'arrière-ligne.



Le militaire de première ligne.



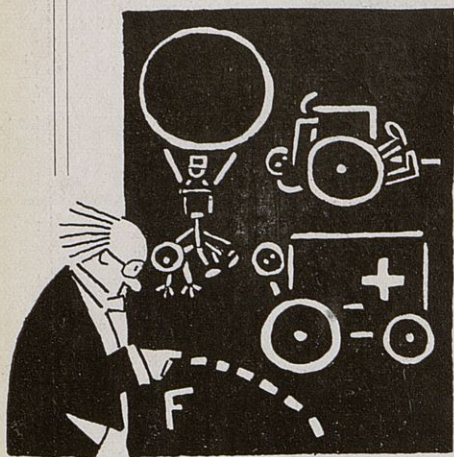
Le parfait militaire doit avoir été blessé.



Le militaire en expectative.

CE QUE NOS SOLDATS VOUDRAIENT TROUVER DANS LEURS ŒUFS DE PAQUES : DES PETITES POULETTES





Les services militaires tangents au front.

ère, cette année, d'être tout simplement une Française, qu'elle s'enorgueillissait l'an passé, à pareille époque, d'être reçue chez la baronne et d'avoir a duchesse à sa table.)

Quant à Antoinette donc, nous exigeons aussi qu'elle se soit rendue sur le front. Il n'y a rien de si indispensable, sous peine de sembler une mauvaise citoyenne, un être sans cœur ni pitié, une personne qu'on ne jugera même plus jolie, et ce sera justice!

Mais, la pauvre petite, comment fera-t-elle pour gagner les premières lignes? Le généralissime s'y oppose formellement...

Eh bien, mais quoi de plus simple? Nul ne demande à Antoinette la présence réelle, ni qu'elle figure en personne sous la mitraille. Ses pieds sont si petits, si pointus, qu'ils se piqueraient à tout jamais, comme des pilotis en miniature, dans la glaise des sapes et des cheminements. Puis les éclats d'obus ne valent guère pour le teint, et il n'y a rien de plus importun que les schrapnells: on ne sait jamais où ça tombe, en somme, ces machines-là...

Seulement, tandis que son corps périssable et délicieux demeurera doucement au logis, pas un seul instant la pensée de la chère enfant n'aura licence de quitter les tranchées. Qu'elle y songe nuit et jour, la nuit surtout, quand elle se pelotonne en boule — hélas, toute seule! — dans son lit bien chaud. Qu'elle ne prenne pas le plus innocent plaisir, et ne s'accorde pas une minute de repos ou d'oisiveté, sans se dire aussitôt: « C'est à nos héros du Nord et de l'Est, c'est à nos guerriers splendidement couverts de sang et de fange glacée, que je dois de conserver ma maison, mon boudoir, mon feu, et de boire en paix cette modeste tasse de thé, en me délassant d'avoir fabriqué tant de chandails, de chaussettes et de passe-montagnes... »

N'ayons d'ailleurs nulle crainte sur ce point. Antoinette est une vraie patriote, et surtout exquisément bonne. Elle aurait froid avec les gars de Flandre et de Voivre, si elle pouvait. Et puis Didier n'a-t-il pas souffert aussi, là-haut? Il suffit: elle s'en souviendra toujours, elle y grelottait, pour ainsi dire, en même

temps que lui, et désormais la pluie, le vent, la gelée, les marécages, les balles, les bombes, elle connaît ça!

§ II. Du grade.

Il en faut un, à cause du costume.

Or Didier, le parfait militaire, ne saurait être un sous-officier. Caporal, brigadier, trouvez-vous que ces titres sonnent bien? Maréchal des logis ou sergent, cela vous a un peu meilleur allure, peut-être. Adjudant... n'en parlons pas: on imagine tout de suite un vieux centurion de caserne, mâchonnant des jurons. Et puis, quelle que soit la fantaisie qu'on y apporte, le moyen de s'habiller avec un peu de goût, si l'on demeure ainsi noyé dans le rang?

Non, il ne se trouve qu'un grade possible pour Didier, à savoir sous-lieutenant. Autant dire cornette ou guidon, comme au temps de la Sévigné. Sous-lieutenant... c'est jeune, pimpant, moins grave que lieutenant ou capitaine — et puis, ça évoque immédiatement le front, ce grade de page. On a fait des centaines de sous-lieutenants sur la ligne de feu, ou pour aller au feu. Pas d'hésitation, Didier doit gagner ce galon.

Antoinette aura son grade aussi. Elle le pourrait prendre dans les infirmières: mais il y a des examens, il faut connaître des médecines, un tas de mots rébarbatifs... Point de cela!

Mais en revanche, un bon costume tailleur, que la chère enfant ne changera jamais, sinon pour endosser quelque autre tout pareil: un costume tailleur plus que simple, et propre à supporter toutes les intempéries. La voyant toujours ainsi vêtue chacun songera: « Comme elle se donne du mal, cette petite! Qu'il bruine ou qu'il neige, elle court sans cesse. Voyez sa tenue si sobre et si pratique. Elle s'occupe évidemment dans les hôpitaux, et avec quel courage! »

Allons, n'est-ce pas un grade, et un beau, dont on vous gratifiera de la sorte?... Et tout ça, à cause d'une pauvre petite robe! Le rang d'Antoinette consistera donc en un tailleur de quatre sous. C'est bien commode. Et c'est très méritant.



L'OFFICIER DE LIAISON. La parfaite compagne du militaire.

ET LES RUSSES ?...

Quand il lit les communiqués
Où nos mouvements sont marqués,
Où l'on indique

Que nous progressons lentement,
Que nous grignotons l'Allemand,
Le grincheux tique.

Il dit: — Sans doute, un jour viendra
Où Joffre les reconduira
Jusques en Prusse.

Ce n'est qu'une affaire de temps...
Puis, il interroge, hésitant:
— Oui, mais, les Russes?

C'est lui qui fit, au premier jour,
Quand Rennkampf prit Insterbourg:
— Ah! Ah! les Russes!...

Quand Rennkampf se replia,
Son accent se modifia:
— Hé! Hé! les Russes!

Puis, il dit après Gumbinnen
Et la défaite du Niémen:
— Ho! Ho! les Russes!

Et, lorsque sous Augustowo
Ils furent vainqueurs de nouveau:
— Ah! Ah! les Russes!...

Et c'est ainsi depuis toujours,
Tantôt applaudissant aux tours
(Hi! Hi! les Russes!)

Que le Grand-Duc joue au Germain;
Changeant de ton le lendemain:
— Aïe! aïe! les Russes!...

« Ils n'ont pas de chemins de fer,
« Et pendant dix mois c'est l'hiver...
« Heu! Heu! les Russes!... »

Mais, quand Hindenburg est réduit,
Déclarant: — Je l'ai toujours dit...
Ah! Ah! les Russes!...

Sa femme, sans lire un journal,
Connait si ça va bien ou mal
Pour l'aigle jaune...

Le mari, joyeux quand ça va,
Appelle sa maison: isba,
Sa femme: icone...

Il s'amuse à faire au dodo
L'imitation du rouleau
A vapeur russe

Ecrasant les Teutons bien fort,
Et sa femme murmure alors:
Oh! Oh!... ces Russes!...

— Va, ma femme, laissons ces gens
« Ces Russes trop décourageants... »
Dit-il, stupide,

Au hasard des événements...

« Viens voir les drapeaux allemands
« Aux Invalides... »

Mais en visitant le tombeau
Où du grand César au repos
Gisent les cendres,

Il lui semble qu'une voix sort
Du marbre, voix blanche, de mort...
Il croit l'entendre:

— Bon grincheux, dit-elle tout haut,
Ne t'émeus point, t'es idiot
Quand tu répètes:

Ah! Ah!... Hé! Hé!... Ho! Ho!... Hu! Hu!...
Le vainqueur du Russe est vaincu
Par sa conquête...

Ce grand pays absorbera
Il aspirera, pompera
Toute la Prusse...

Laisse-le faire et ne crains rien!
Crois-en moi, qui les connais bien...
Va! Va! les Russes...

JEAN BASTIA.

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



LE SOLDAT ANGLAIS
(M^{lle} MARY MASSARD, à la Cigale.)



LE BOY-SCOUT
(M^{lle} RACHEL LISKA, aux Folies-Bergère.)



LE GOUMIER MAROCAIN
(M^{lle} GUELYS, à la Cigale.)



UN SOLDAT FRANÇAIS
(M^{lle} DOLMET, aux Folies-Bergère.)



LE RUSSE, LE MAROCAIN, LE JAPONAIS
(Les SHERRY GIRLS, aux Folies-Bergère.)



LE TURCO
(M^{lle} SAINT-CLERC, à la Cigale.)
(Phot. Félix.)

LES SOLDATS ALLIÉS AU FEU... DE LA RAMPE

LE CHANT DU DÉPART



FRANÇOISE (Elle n'est pas la nièce d'un académicien) : Elle est brune ou blonde, comme il vous plaira, en tout cas très jolie. Elle a l'âge des triomphes : 30 ans, une conscience confortable et un cœur capitonné. Elle a aussi un mari, Arthur, mobilisé mais à peine, attendu qu'on l'a laissé à la direction de son usine réquisitionnée pour les fournitures militaires.

Elle se tient dans un petit salon. Elle songe à certaine lettre reçue le matin où, en termes pressants, un sien cousin, dont elle est la marraine, la prie de le recevoir à 5 heures. Il est 5 heures... Un peu troublée elle se demande à la fois si elle n'aurait pas mieux fait de consigner sa porte et ce que peut lui vouloir cet adolescent timoré. Car, encore qu'elle ne l'aie pas

revu depuis la guerre, « voyons... ce garçon n'est qu'un gamin... et si timide!... »

Or, en cet instant, Jean, le cousin, est introduit.

JEAN : C'est un gamin en effet, mais charmant. Il porte avec fantaisie la vareuse d'aviateur, serrée à la taille d'un cuir fauve. Avec générosité on lui donne bien juste 17 ans.

JEAN. — Bonjour marraine!

FRANÇOISE. — Bonjour Jean!

(Rapide examen : « Mais c'est qu'il est très bien mon filleul... Il rougit... Il est timide... Dommage!... Il ne dit rien. Il doit être gêné... Oh! il fronce ses sourcils. Dieu! serait-il en colère?... »)

JEAN (écarlate et, après un instant de silence, éclatant en effet brusquement). — Vous avez reçu ma lettre?

FRANÇOISE (surprise). — Sans doute... Mais laissez-moi respirer.

JEAN. — Comment? Respirer?

FRANÇOISE. — Oui. Tout de suite vous me posez des questions!...

JEAN. — Time is money!

FRANÇOISE. — Fichtre! comme dit Arthur. On voit que les Anglais sont nos alliés.

(Elle rit. Jean, lui, ne rit pas. Il contemple Françoise délicieuse dans son petit négligé et qui éveille l'idée d'un fruit doux à cueillir. Il voit les épaules un peu frêles, laiteuses, veinées de bleu. Un instant son esprit s'arrête à l'image d'un corps qu'il devine délicat et charmant. Ses yeux brillent. Il se souvient du motif de sa visite et prend l'énergique résolution d'en finir tout de suite.)

JEAN. — Marraine?

FRANÇOISE. — Quoi donc Jean?

JEAN. — Je voudrais vous dire... (Il hésite encore parce que Françoise sourit, mais c'est le dernier scrupule avant l'inévitable.) Eh bien, je vous aime, voilà!... (Et du coup il soupire, soulagé.)

FRANÇOISE. — Ah! mon Dieu...

JEAN. — Ne blaguez pas.

FRANÇOISE. — Mon petit Jean, vous avez une façon de dire ça!

JEAN (cramoisi). — C'est la première fois.

FRANÇOISE (troublée). — Oh!... (Elle rougit à son tour.)

JEAN. — Que voulez-vous? J'étais si timide... Maintenant encore je ne suis pas très fier. Pourtant je me sens quelqu'un. Alors je vous dis tout haut ce que je pensais tout bas autrefois.

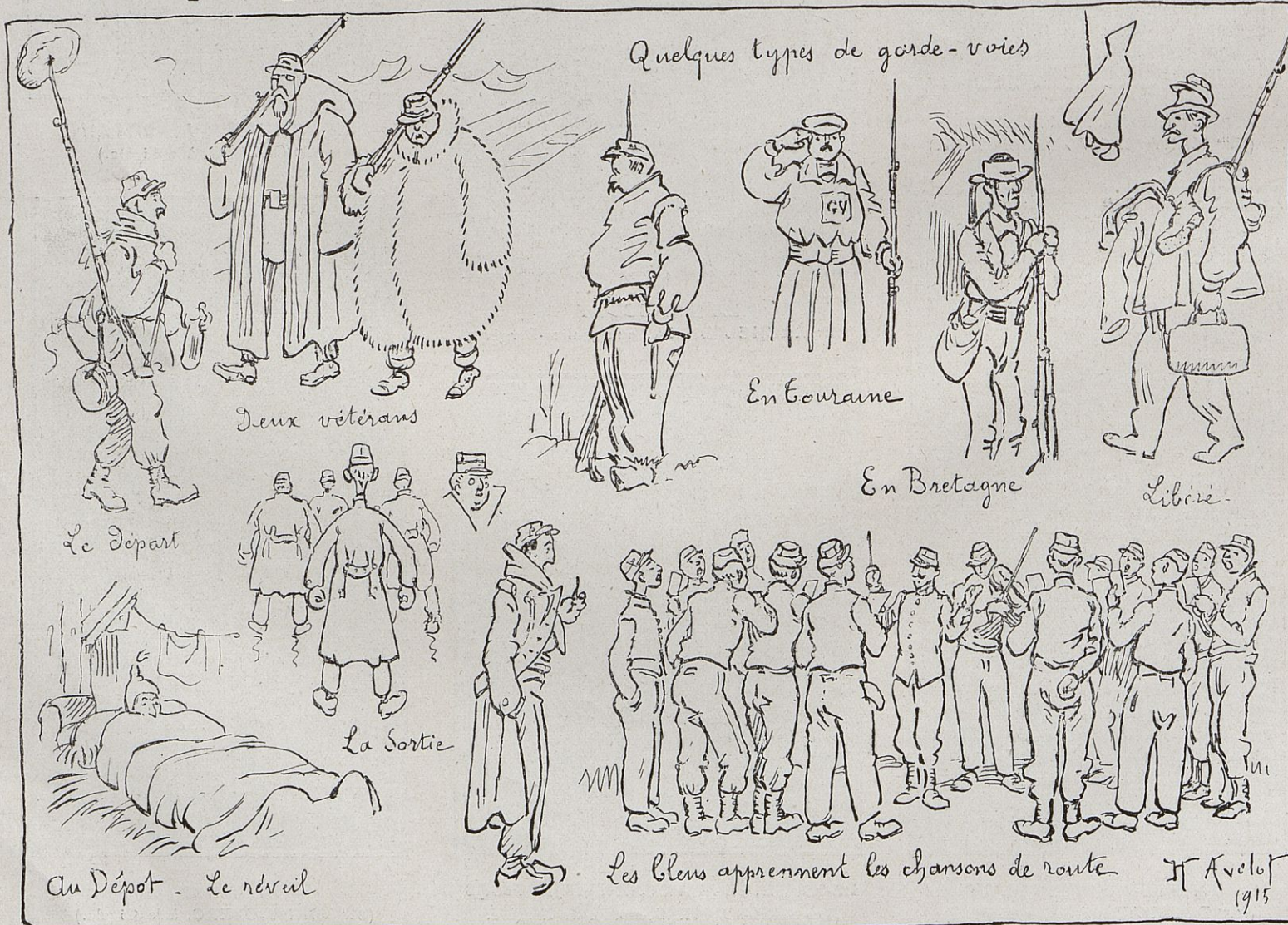
FRANÇOISE (très grande sœur, c'est classique). — C'est très mal ce que vous pensiez.

JEAN. — C'était de l'amour.

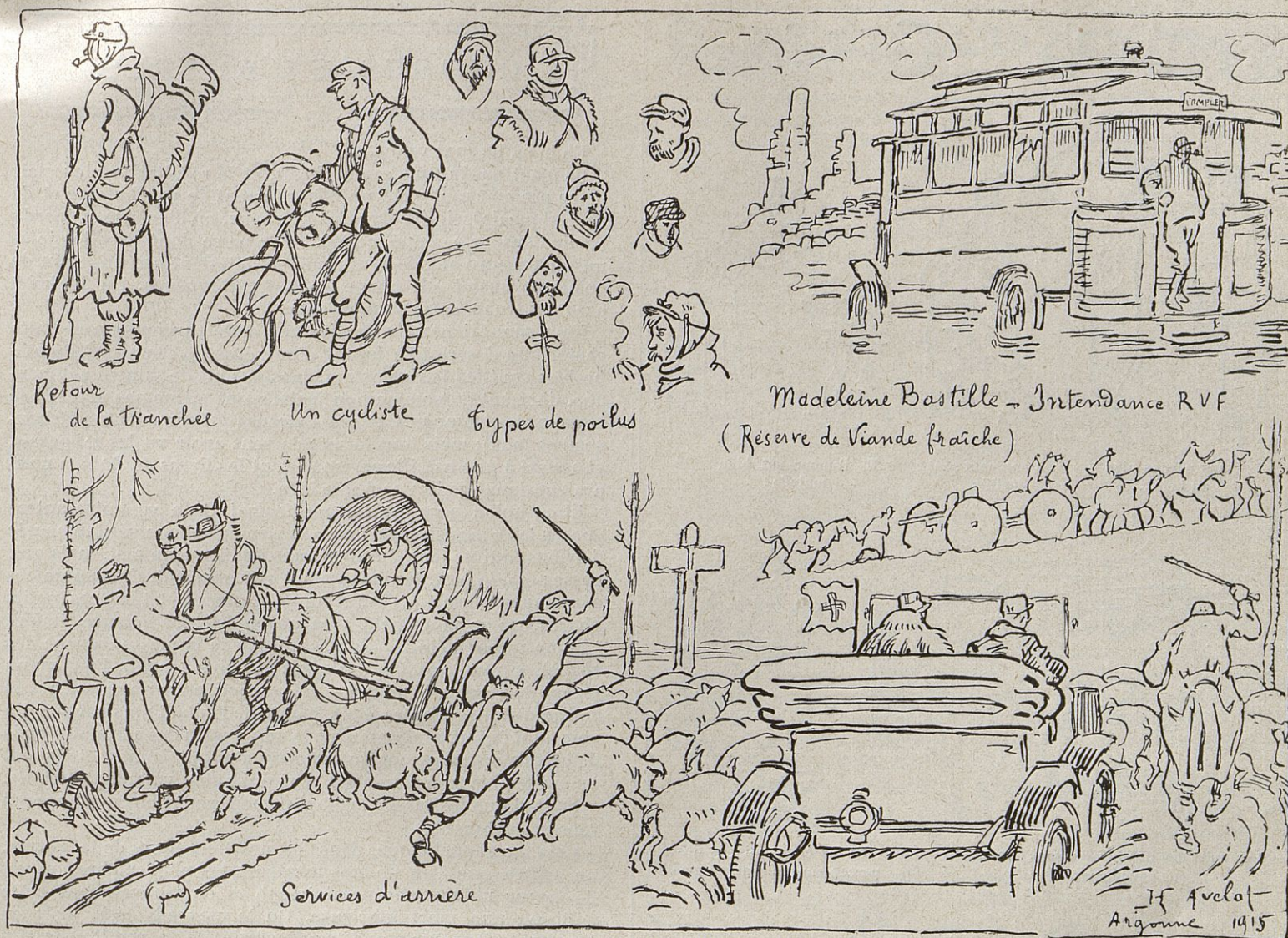
FRANÇOISE. — On dit toujours ça!

JEAN. — Une preuve? Rappelez-vous comme vous me trou-

QUELQUES CROQUIS SUR LE VIF ET SUR LE FRONT



SUR LE CHEMIN DE LA GLOIRE ET LE LONG DES CHEMINS DE FER : JEUNES ET VIEUX CONSCRITS.



A TRAVERS L'ARGONNE: SILHOUETTES DE PASSANTS.

bliez! Je ne pouvais venir chez vous sans casser quelque chose.

FRANÇOISE. — Aujourd'hui aussi vous avez cassé quelque chose.

JEAN. — C'est encore de l'amour.

(Un temps. Ils font le point. Jean, dont l'audace s'affermir, songe simplement: « Je progresse ». Quant à Françoise, ses pensées sont plus compliquées. Il y a de la satisfaction, beaucoup; de la tentation, un peu. Soudain elle se rappelle: « Mais le devoir... alors! »)

FRANÇOISE (maternelle). — Jean, vous n'êtes qu'un enfant.

JEAN (simplement, montrant son uniforme). — Vous ne pouvez pas dire ça... Voyons!...

FRANÇOISE (tout de suite sérieuse). — C'est vrai.

(Nouveau silence. Jean a vu la poitrine de Françoise se soulever: un... deux... Alors, très sûr de lui, il explique à présent.)

JEAN. — Voyez-vous marraine, j'ai idée que cette guerre met bien des choses au point. Les mois passés n'ont pas seulement retrempé notre caractère, ils ont renouvelé notre bon sens. On m'a dit que nous commençons à en avoir besoin... Pour moi, la France me fait penser à ces honnêtes maisons de commerce où on lit sur des écriteaux: « Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. » Il en sera pour l'amour comme pour tout le reste... Avant la guerre, pour être un jeune premier, il fallait avoir quarante ans. Maintenant les hommes aimeront à vingt ans. J'inaugure l'avenir. Aidez-moi!...

FRANÇOISE. — Vous avez du toupet!

JEAN. — Vous me reprochiez d'être timide.

FRANÇOISE. — Il y a peut-être un juste milieu.

JEAN. — Toujours l'homme de quarante!... Vous retardez.

FRANÇOISE. — Justement, je tiens à ne pas trop m'avancer.

JEAN. — Même si je vous dis que je pars demain?

FRANÇOISE (avec un intérêt tendre). — Oh! c'est vrai?

JEAN. — C'est pour cela que je suis venu... (Françoise, dans

son trouble, ne trouve rien à répondre, alors devenant câlin.)

Françoise, vous voyez bien...

FRANÇOISE (hochant la tête). — Je vois trop de choses...

JEAN. — Vous avez peur?

FRANÇOISE. — J'hésite.

JEAN. — Regardez-moi...

(Françoise regarde Jean qui la supplie de ses yeux tout à l'heure rieurs, maintenant soumis. Il est charmant, à la fois gosse héroïque et gamin tendre. Françoise se sent toute troublée. Ses pensées tourbillonnent, attendries, cocasses ou pratiques: « Il est gentil... Mais la vertu?... Pauvre Arthur!... Bah! Il n'est pas mobilisé... Lui va se battre... Cher petit... » Alors une grande indulgence l'envahit, en même temps la joie d'être faible et le désir doux de la défaite. Elle dit.)

FRANÇOISE. — Mon petit Jean... si je consentais... que durerait notre amour?

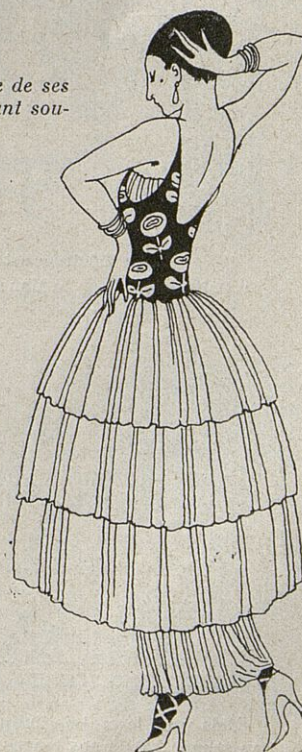
JEAN (simplement). — Je ne sais pas, Françoise.

FRANÇOISE. — Oh!

JEAN (très crâne). — Dame! Le chant du départ, si j'en reviens, et si j'y reste le chant du cygne.

FRANÇOISE (dans ses bras). — Oh! méchant!... Le chant du départ!...

LOUIS LÉON-MARTIN.



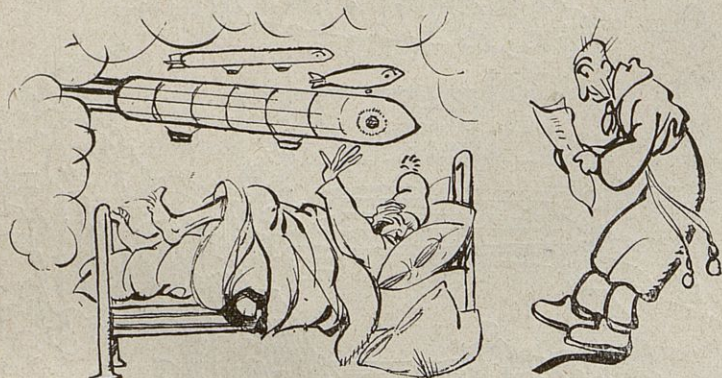
Mars en Carême



Nous n'irons plus
au bois...

Les muguetts sont
cueillis,

Et l'amour est bien
malade !



Les nuits des pessimistes sont hantées
de cauchemars...

Et les communiqués des
percepteurs ne sont pas gais !



...Au théâtre c'est peu pour adoucir nos émotions, que :
"Polyeucte", "Manon", "Les Cloches de Corneville" et M^{me} Chenal.



Mais voici le carême fini et les jours glorieux approchent. L'heure de l'Itali
va sonner... Déjà nos braves marins enfoncent la Sublime-Porte.

CHOSSES ET AUTRES

Eh bien, ils sont venus...

Ils n'ont pas fait un grand dégât, et le résultat le plus clair de ce premier raid a été un débordement de psychologie et de rhétorique, descriptive dans les journaux, où d'un ciseau éperdu l'amie Censure a coupé, coupé... Elle ne se doute pas des joies qu'elle procure aux lecteurs qui ne détestent pas un grain de comique, quand elle coupe dans de l'éloquence. Du Michelet avec des trous, cela est impayable.

Nous sera-t-il permis de dire que cette psychologie et cette rhétorique descriptive furent d'une étrange fantaisie? Innombrables sont les Parisiens qui, dans la nuit de samedi à dimanche, dormant du sommeil du juste, n'ont même pas entendu la trompe des pompiers, et les clairons (qui sonnaient si fâcheusement faux); mais tout le monde veut avoir vu les z-pelins, et assisté à une bataille aérienne dont les livres de Robida nous avaient donné jadis une faible idée.

Et ce qu'on a vu est extraordinaire! On a vu entre autres choses les « monstres de l'air » environnés d'une véritable nuée d'avions, qui ne leur faisaient sans doute aucun mal, mais qui, passez-moi le mot, les embêtaient extrêmement. Chacun de ces aéroplanes portait à l'avant un petit phare, et tous ces petits phares, qui se mouvaient avec une agilité prodigieuse, étaient comme autant d'étoiles filantes autour de la masse énorme des zeppelins (que certains déclarent pas plus longs à l'œil qu'un cigare de vingt centimètres — cela est joli, pour un cigare); et ce zigzag d'étoiles filantes était, paraît-il, d'autant plus ravissant à voir qu'il faisait contraste avec le noir absolu des aéronats; mais d'autres personnes ont vu ces aéronats tout jaunes, et ils ont même semblé transparents à ceux qui ont la vue plus perçante.

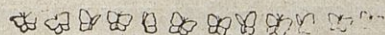
Faut-il que les Parisiens aient de bons yeux pour avoir aperçu tous ces avions!

Cela me rappelle que, dans les premiers jours de la guerre, on assura que l'un de nos aviateurs les plus célèbres venait de crever un zeppelin précisément, et de trouver dans cette collision une mort glorieuse. On le pleurait déjà, mais en l'exaltant, dans un grand cercle voisin de la rue Royale. Un des membres de ce cercle, survenant, dit :

— X...? (Je ne vais pas m'aviser d'écrire le nom). Il a peut-être crevé un zeppelin tout à l'heure, mais il ne s'en porte pas plus mal : je viens de déjeuner avec lui chez Maxim.

De même, l'autre soir, on aurait pu dire :

— X...? Y...? Z...? Là-haut? Comme ils y ont monté vite? Est-ce que leurs oiseaux les attendaient sur le boulevard, devant Bonvalet où ils dinaient si tranquillement? Pourvu qu'ils aient eu le temps de prendre leur café!



Il faut chaque semaine chanter les louanges de M. Millerand. Je le dis à propos de café. Le ministre de la Guerre vient de promulguer une nouvelle ordonnance, qui interdit à ces messieurs de la limonade d'accueillir dans leurs établissements les militaires de tous grades en uniforme, sauf le matin de dix heures à midi, et le soir de cinq à huit.

Cela leur permettra de prendre le thé chez C..., et au bar en face où l'on ose danser le tango dans le sous-sol, mais au moins cela les obligera de déjeuner et de dîner à des heures militaires, et de ne pas montrer à l'élément civil qu'ils ne se tiennent pas toujours en public aussi discrètement qu'on pourrait souhaiter.

C'est une vérité qui saute aux yeux de tout le monde, et seul M. de la Palice pourrait l'exprimer en termes adéquats, que les militaires qui sont à Paris ne sont pas sur le front. Quelques-uns même — n'exagérons rien — quelques-uns sont embusqués. Il serait peut-être préférable qu'ils se montrassent un peu moins. Nous ne les prions pas de se cacher, mais ils s'étaient. Ils ne s'étaient pas seuls, si l'on peut dire, mais accompagnés de personnes que l'on est surpris de rencontrer tous les jours, car elles ne devraient sortir qu'une fois par semaine. Ils ne s'étaient pas en silence : ils parlent. Ils parlent de tout, et même de la guerre, comme si cela les regardait. Ils en parlent toujours

trop haut, et pas toujours comme il faudrait. Nous avons observé que les embusqués ont une inclination au pessimisme. Pauvres chéris! Enfin, ne les accablons pas, puisque nous n'aurons plus l'occasion de les voir ni de les entendre. C'est tout ce que nous demandions. Nous les oublierons. C'est tout ce qu'ils demandent. Nous oublierons tant de situations pseudo-militaires invraisemblables, certains automobilistes qui ne font pas de différence entre un volant et une soupape, et même certains aviateurs... Ceci ne touche pas, bien entendu, nos vrais aviateurs qui sont des héros admirables; mais peut-être ne saviez-vous pas que les aviateurs sont de deux sortes : ceux qui font de l'aviation et ceux qui n'en font pas.



Revenons aux zeppelins.

La population, c'est convenu, a été vaillante et charmante, cher Paris! adorable Paris! etc. Mais ne dissimulons pas aux organisateurs du feu d'artifice que le Parisien n'a été qu'à demi satisfait.

Quand je parle des organisateurs, j'entends ceux de là-bas aussi bien que ceux d'ici. Messieurs nos ennemis sont toujours si bien informés de ce qui se passe chez nous qu'ils feront sans doute leur profit de cette observation. J'imagine qu'ils reçoivent *La Vie Parisienne*?

Nos principales critiques sont au nombre de deux, la première et la seconde, comme disait feu Brunetière.

La première est que tout vient à point à qui sait attendre, mais que, si on attend trop longtemps, on risque de manquer d'à-propos. (Ceci est encore pour M. de la Palice.) Je ne jure pas que le kaiser ne nous eût pas au moins étonnés s'il nous eût envoyé ses poissons volants le 2 août; mais le 20 mars! Voyons, Guillaume!

Jadis — avant la guerre — Alfred Capus disait bien drôlement d'un de nos plus aimables directeurs de théâtre :

— Quand il a gardé une pièce trois mois dans son tiroir, il croit qu'il l'a jouée cent fois.

Oui, mais alors P... retirait la pièce de l'affiche, sans l'y avoir mise. Guillaume, vous nous avez donné à croire que votre pièce n'était pas au point, et qu'après l'avoir tant de fois annoncée, finalement vous ne lui feriez pas voir le feu de la rampe. Nous sommes des Parisiens de répétition générale, nous connaissons ces petits accidents-là; et comme nous n'avons pas de malveillance, nous faisons semblant de ne pas remarquer que vous nous aviez manqué de parole. Et puis vous sonnez les trois coups! Nous sommes allés voir, mais le four était certain. Guillaume, vous ne connaissez pas les lois du théâtre.

Notre seconde critique, c'est qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, il faut qu'un zeppelin vienne ou ne vienne pas. Or, samedi soir ils sont bien venus; pour rien, mais ils sont venus : lundi soir, ils sont venus à neuf heures, à dix heures ils ne venaient plus, à onze heures ils revenaient, et nous avons dû attendre jusqu'à deux heures cinquante du matin pour savoir si nous devions rester le nez à la fenêtre ou si définitivement ils ne venaient pas. Qu'est-ce que ces signaux contradictoires? Guillaume, méfiez-vous du public parisien. Souvenez-vous que naguère il avait pour vous un faible, d'ailleurs ridicule. Vous avez tant fait que vous avez déjà une très mauvaise presse. Si vous continuez, votre popularité, déjà menacée, est perdue. Le public parisien est bon enfant, mais soupe-audait. Dans la nuit de lundi à mardi, s'il avait eu des petits bancs sous la main, Guillaume, il vous les aurait jetés.

Les Parisiens ont bien fait une troisième critique au programme de samedi soir, mais ce n'est pas à l'ennemi qu'elle s'adresse. Nous ne concevons pas une représentation à grand spectacle sans apothéose ni un feu d'artifice sans bouquet. L'apothéose, ou le bouquet, c'était la chute du zeppelin. Nous consentions qu'ils nous fissent une petite visite, et peut-être même le souhaiitions-nous, mais nous étions persuadés qu'on en descendrait un. Nous ne pouvions pas raisonnablement demander aux Boches de le descendre eux-mêmes, et je le répète, ce n'est pas à eux que nous nous en prenons.

Maintenant, pourquoi nous a-t-on refusé cette petite satisfaction? Si je le savais, je me garderais bien de le dire, et au fait je n'en sais rien.

Nous n'avons plus de théâtres, Dieu merci! Mais nous avons eu ce que nous attendions le moins en temps de guerre : une grande première en cour d'assises — en conseil, veux-je dire.

Un procès bien parisien! C'est tout cela? Sont-ils tous pareils, et trouvons-nous celui-ci dénué d'intérêt parce que nous avons des préoccupations un peu plus graves? Ou bien est-il vraiment plus bas et plus assommant que les autres? Peut-être qu'après huit mois de guerre, le procès C..... lui-même nous laisserait indifférents.

Nous y avons pensé tout le temps; il était impossible de n'y pas penser. Aux audiences Desclaux-Béchoff, il manquait l'atmosphère de drame, et la fameuse apostrophe :

— Etes-vous là... Chose?

Non, il n'y était pas. Lui qui n'a pas coutume de lâcher ses amis, c'est une justice à lui rendre, il n'a pas osé défendre le personnage interlope qu'il avait eu la fantaisie d'élever jusqu'aux sommets de la hiérarchie administrative. Il ne lui a pas apporté le réconfort de sa présence et son témoignage de moralité.

La témoignage de moralité de... Chose! — Etes-vous là?



Pour que les Allemands deviennent véridiques, il faut qu'ils soient bien émus!... *La Gazette de Cologne* a pris la peine de nous envoyer un de ses correspondants pour savoir un peu où nous en sommes, à Paris, et ce correspondant, au retour, n'a raconté que la vérité!

Nous ne sommes pas plongés dans le désespoir ni dans la terreur. Nous sommes sérieux, sans être mornes, et nous ne mourons pas de faim. Nous n'avons pas le mauvais goût d'injurier nos ennemis. Même, les chansons « ironiques » sur l'Allemagne et son empereur ne se vendent guère. En revanche, les marchands de cartes postales l'ont d'excellentes affaires. On voit de très jolies reproductions des différentes armes des alliés, et les portraits des généraux les plus populaires.

« On est très content de l'armée. Beaucoup de personnes croient cependant que la victoire sera peut-être remportée sur le terrain économique plutôt que sur les champs de bataille, et que, dans quelques mois, l'Allemagne, manquant de matériel, épuisée par la famine, sera obligée de demander la paix. »

Voilà ce que l'on dit de nous dans *la Gazette de Cologne*!



C'est un rien, et cela n'a aucun rapport à la guerre. Mais il y a des ronds-de-cuir même pendant la guerre, et ils travaillent toujours... pour Courteline.

Un de ces ronds-de-cuir supérieurs est, à ses heures de loisir, gérant de propriétés. Il vient d'arrêter avec un locataire présumptif les conditions d'un bail. Pour des raisons qu'il serait trop long et fastidieux de déduire ici, on ne peut signer l'acte que dans plusieurs semaines. Les paroles sont échangées, mais le rond-de-cuir gérant demande au locataire présumptif un mot d'écrit. Et il lui dit (admirez la progression à l'envers et le choix des euphémismes) :

— Vous pouvez mourir d'une minute à l'autre. Le propriétaire n'est pas à l'abri d'un accident. Et moi-même, il pourrait se faire que je cessasse un jour d'exister.

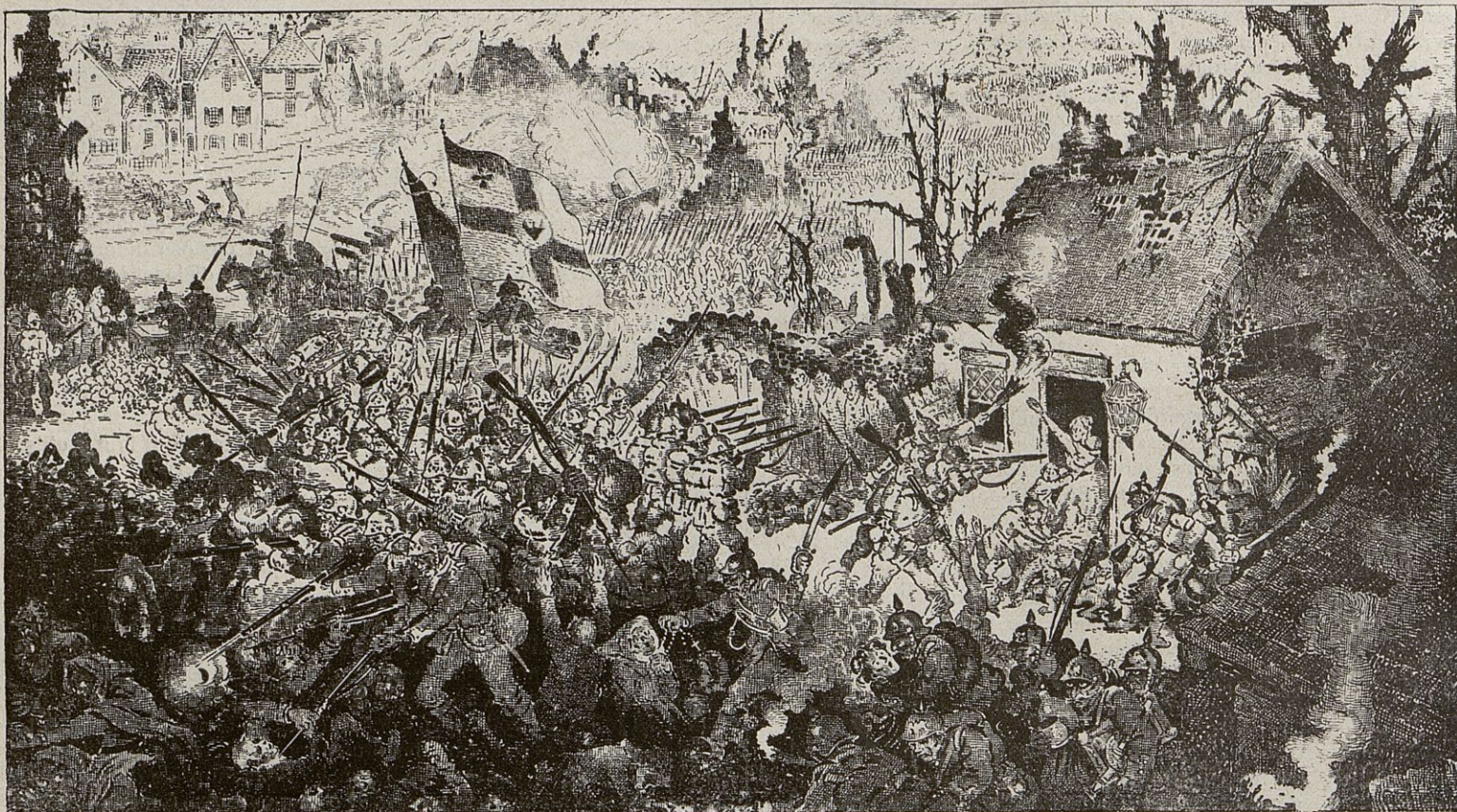
NOTRE COURRIER

La Vie Parisienne n'accorde aucune attention aux lettres anonymes, et nous donnons le conseil d'économiser leur encre aux personnes trop nombreuses qui nous envoient des « révélations » (presque toujours médisantes ou grossières), ou des critiques soi-disant indignées, sans avoir le courage de les signer. Nous répondons toujours à ceux de nos lecteurs qui nous écrivent en mentionnant leur adresse; quant aux autres, notre corbeille à papiers sait le cas que nous faisons de leur prose.

Nous ferons toutefois une exception à notre règle habituelle de conduite, pour signaler à trois Canadiennes anonymes que la petite anecdote humoristique parue dans nos *On dit* sous le titre « Les gars du Far-West » n'avait rien d'offensant pour leurs compatriotes, nos frères de race, que tous les Français aiment et admirent : c'est une de ces petites anecdotes militaires, comme il s'en raconte dans les camps à propos de nos « poilus », des Anglais, des Irlandais, des turcs, aussi bien que des Canadiens, et dont la grosse malice fait rire tous les soldats sans froisser personne.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



« ILS ONT SEMÉ LE VENT... »

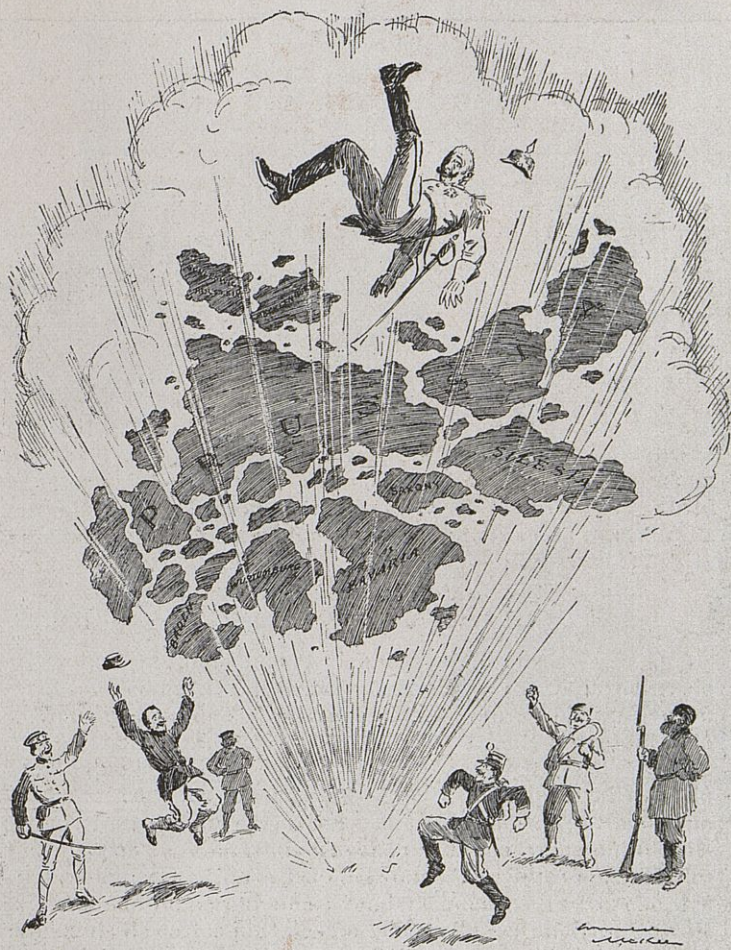


« ... ILS RÉCOLTERONT LA TEMPÊTE ! »

Ces deux magnifiques compositions, que nous avons le regret de ne pouvoir publier que très diminuées, sont d'autant plus émouvantes qu'elles sont l'œuvre d'un artiste américain et ont paru dans le *Life*, de New-York.



GUILLAUME II (aux neutres qui sont fascinés par le bombardement de Constantinople). — Eh! dites donc, camarades, tournez-vous donc un peu de mon côté. (Punch, de Londres.)



DEUTSCHLAND UBER ALLES!
Une interprétation américaine de l'arrogante devise boche. (Life, de New-York.)

SEMAINE FINANCIÈRE

Les cours conservent leur bonne tenue précédente : la fermeté a été encore très marquée pour un certain nombre de valeurs, au premier rang desquelles il convient de placer la rente française qui se maintient à la tête des valeurs les plus recherchées et s'inscrit en nouveaux progrès à 71,70 contre 71,50; d'autre part, l'Extérieure espagnole reconquiert le cours de 87 francs.

Nos banques sont bien orientées et regagnent du terrain, sous la conduite de la Banque de France.

Les valeurs industrielles poursuivent leurs progrès et, en coulisse, les industrielles russes se conforment à l'exemple de la Malzoff, passant de 565 à 580, tandis que la de Beers s'améliore assez sensiblement.

Par contre, sur les fonds d'état russes et sur certaines actions de nos chemins de fer, un peu d'irrégularité. E. R.

PARIS-PARTOUT

Le théâtre Albert 1^{er}, qui témoigne beaucoup d'activité et beaucoup de goût dans le choix de ses spectacles, vient de reprendre *la Souris*, l'exquise comédie de Pailleron, avec M^{lle} Blanche Toutain dans le principal rôle.

Quand un produit a résisté pendant cinquante ans aux attaques de ses nombreux détracteurs, on peut dire que sa préparation doit être tellement supérieure que sa place au soleil ne lui est plus contestée. C'est le cas de la *Crème Simon* qui est reconnue comme le produit de toilette le plus parfait et le plus bienfaisant pour la peau du visage et des mains.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : *Maîtres de l'Amour* (38 vol.), 7 fr. 50; *Coffret du Bibliophile* (40 vol.), 6 fr.; *Romans humorist.*, 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

BAINS-HYGIÈNE CONFORT MODERNE

M^{me} DERIAC
45, r. Fontaine (2^e ét.)

HYGIÈNE SOINS SCIENTIFIQUES.
M^{me} ROBERT, 14, rue Gaillon (3^e ét.), Opéra

PHOTOS et STÉRÉOS rares et curieuses, vraiment belles. Catalogue et assortiments bien choisis à fr. 5, 10, 20.
ROLAND, 38, Rue de Cléry — PARIS.

Hygiène et Beauté p^r les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

PHOTOS ET MARBRES ARTISTIQUES. CURIOSITÉS. Petits lots 5, 10, 20 fr. ROBERTY, bureau 1.

M^{me} Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

CHARMANTES collections de PHOTOS et LIVRES rares. Choix à 6 et 12 fr. (Echant. et Catal., 2 fr.). M^{me} L. ROULEAU, bureau restant 38, Paris.

Américaine Manucure 27, RUE CAMBON, 27 2^e ÉTAGE, de 2 à 7 h.

PHOTOS ARTISTIQUES et LIVRES RARES. Lots bien variés : 6 et 12 fr. (Catalog. avec échantil. : 3 fr.). E. WENZ, Boîte 21, bureau 11, Paris.

HYGIÈNE BEAUTÉ-MANUCURE. M^{me} VILLA, 14, Faub. Saint-Honoré (entr. dr.). Ang. rue Royale.

ENGLISH BOOKS RARE & CURIOUS. Catalogue with finest specimen sent for 5/10/ or £1. Price list only 5 d. J. NICOLÈS pub., 19, rue du Temple, Paris.

Allez consulter le Prof. M^{me} de Saint-Fériel. La chiromancie est une science reconnue et les lignes de la main ne mentent jamais. On y lit tout. La graphologie est également une science. L'écriture donne des révélations stupéfiantes. Consultez-la pour vous ou pour une tierce personne. Madame de Saint-Fériel reçoit tous les jours en son cabinet, 102, rue Saint-Lazare (Métro : Gare Saint-Lazare).

PHOTOS Rares. ORIENTALES int. Lots nouv. et catal. 5, 10 et 20 fr. G. DELRIEU, 60, Isabelle Catolica, MADRID (Espag.)

Miss RÉGINA SOINS d'Hygiène, Manuc. Spéc. p. dames. Mais. 1^{re} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

HYGIÈNE Nouvelle installation. BAINS. M^{me} ROCCHI, 4, r. Turgot, esc. A, r.-de-ch. droite (2 à 6)

PHOTOS Artistiques et Livres rares Lots spéciaux av. catal. (illust.) cont. 5 ou 10 fr. Ec.: A. DOUARD, 37, r. du Repos, Paris.

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE 30, r. Gustave-Courbet (2^e fac e-)



LA PETITE DAME (*éperdue d'admiration et de reconnaissance*). — Alors, c'est vrai, mon petit Tommy, que dans votre « méprisable petite armée » il y a trois millions de gaillards comme toi?...